2 EDITION

Voir à la 2º page LES DERNIÈRES DÉPECHES de la nuit



2° ÉDITION

Voir à la 2º page LA REVUE DES JOURNAUX de ce matin

JOURNAL DE PARIS, POLITIQUE, QUOTIDIEN, ABSOLUMENT INDÉPENDANT

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS 5 centimes par numéro

REDACTION & ADMINISTRATION : 21, BUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS

LES ANNONCES SONT REÇUES AUX BUREAUX DU JOURNAL Annonces: 3 fr. la ligne. Réclames: 7 fr. 50 la ligne

## OPINIONS

Je vous envoie un petit conte bouddhique, initulé Karma. « Karma » signifie la croyance des Bouddhistes en ce que la destinée de l'homme dans cette vie est la conséquence de ses actes dans une vie antérieure et que le bien et le mal de sa vie future dépendent également de l'effort qu'il fera aujourd'hui pour fuir le mal et accom-

Ce conte éclaire d'un nouveau jour les deux vérités fondamentales révélées par le christianisme : la vie est dans l'abnégation de son individualité et le bonheur des hommes est seulement dans l'union avec Dieu et, par lui, dans l'union entre eux.

J'en donne aujourd'hui la première partie.

Pandou, un riche joaillier de la caste brah-manique, se rendait, accompagné de son do-mestique, à Bénarès. Ayant rencontré sur la route un moine à l'aspect vénérable qui marchait dans la même direction, il le pria de prendre place à côté de lui.

 Je vous remercie pour votre bonté, dit le moine, car je suis bien fatigué. Cependant, comme je ne possède rien et ne puis vous payer rien en retour, je vous offrirai, en cas de besoin, quelques trésors spirituels que j'ai acquis en suivant la doctrine de Çakya-Mouni, le bienheureux Bouddha, grand-maitre de l'hu-

Ils firent donc route ensemble, et Pandou écoutait avec plaisir les sages paroles de Na-

Une heure après, arrivés à l'endroit où le chémin était inondé des deux côtés, ils apercurent une charrette de paysan qui, avec une roue brisée, gisait sur le flanc et obstruait

Devala, le propriétaire de la charrette, allait à Bénarès pour y vendre son riz et il s'était pressé pour y arriver avant l'aube. S'il arrivait un jour en retard, les acheteurs, s'étant déjà approvisionnés, pourraient être partis.

Le joaillier voyant qu'il ne pouvait poursuivre son voyage si l'obstacle n'était pas enlevé, se facha et donna l'ordre à son esclave, Madagouta, de déplacer la charrette. Le paysan s'y opposait parce que sa voiture était si près du fossé qu'en la touchant on pouvait l'y précipiter. Mais le brahmine ne voulut rien entendre et ordonna à Madagouta d'exécuter ses ordres. Ce dernier, d'une force herculéenne et qui trouvait du plaisir à molester les faibles, jeta la charrette dans le fossé avant que le moine eût le temps d'intervenir. Lorsque Pandou passa et voulut continuer la route, le moine descendit vivement de la voiture et lui dit :

- Pardonnez-moi, monsieur, de vous quitter ; je vous remercie d'avoir été assez bon pour me permettre de voyager pendant une heure dans votre voiture. J'étais très fatigué, mais à présent, grâce à votre amabilité, je suis reposé. D'ailleurs, ayant reconnu dans ce paysan l'incarnation d'un de vos aïeux, je ne puis mieux vous recompenser pour votre bonté qu'en le secourant dans son malheur.

Le brahmine regarda avec étonnement le moine.

- Vous dites que ce paysan est l'incarnation

d'un de mes aïeux? C'est impossible!

- Vous ignorez, dit le moine, les liens nombreux qui nous unissent à la destinée de ce paysan. On ne peut pas demander, il est vrai, à un aveugle de voir. Aussi je vous plains seulement parce que vous vous nuisez à vous-même, et je tacherai de vous défendre contre les blessures que vous voulez vous porter.

Malgré la grande bonté avec laquelle le moine parlait, le riche négociant ressentit le reproche et comme il n'y était pas habitué, il ordonna au cocher de continuer la route sans s'arrêter. Le moine s'approcha de Devala, le salua, et se mit en devoir de l'aider à réparer la charrette

Le travail avançait si rapidement que Devala ne put s'empêcher de penser :

et de ramasser le riz.

« Ce moine doit être un saint, on dirait que des esprits invisibles l'assistent. Si je lui demandais pourquoi l'orgueilleux brahmine m'a

traité d'une façon si rude.» - Mon bon monsieur, fit-il; ne pourriezvous pas me dire pourquoi j'ai subi une pareille injustice de la part d'un homme auquel je n'ai jamais fait de mal?

- Cher ami, répondit le moine, vous n'avez subi aucune injustice; il vous a été seulement rendu, dans votre existence présente, ce que vous avez commis sur ce brahmine, dans la vie passée. Et je ne me tromperai pas en disant que même aujourd'hui vous feriez au brahmine ce. qu'il vous a fait si vous étiez à sa place et si vous aviez un esclave aussi fort.

Le riz fut bientôt ramassé, puis placé dans la charrette et le moine et le paysan s'en allèrent à Bénarès. Ils n'étaient plus loin de la ville lorsque le cheval se jeta tout à coup de

- Un serpent! un serpent! s'écria le paysan. Le moine regarda attentivement l'objet qui avait effrayé le cheval, descendit de la charrette et ramassa une bourse pleine d'or.

« Cette bourse n'a pu être perdue que par le tiche joaillier », pensa-t-il, et il remit la bourse au paysan en disant :

Prenez cette bourse, et lorsque vous serez à Bénarès, allez à l'hôtel que je vous indique-rai, demandez le brahmine Pandou et rendezlui son argent. Il s'excusera de l'action grossière qu'il a commise vis-à-vis de vous, mais vous lui direz que vous lui avez pardonné, et que vous lui souhaitez réussite dans toutes ses entreprises, car croyez-moi, plus grands seront ses succès, mieux cela vaudra pour vous. Votre destinée dépend sous bien des rapports, de la

Cependant Pandou était arrivé à Bénarès et rencontra le riche banquier Malmek, avec lequel il était en relations d'affaires.

- Je suis perdu, lui dit Malmek, si je n'achète pas aujourd'hui même une charrette du meilleur riz pour la cuisine royale. Il y a à Bénarès un banquier, mon ennemi acharné, qui ayant appris que j'ai traité avec le majordome royal pour lui livrer ce matin même une charrette de riz, a acheté tout ce qui se trouvait de cette marchandise. Le majordome ne m'affranchira pas de mon engagement et je suis perdu si Krichna n'envoie pas du ciel un ange à mon aide.

Pendant que Malmek racontait son malheur, Pandou s'aperçut qu'il avait perdu sa bourse. Après avoir bien cherché dans la voiture et n'ayant rien trouvé, il crut que son esclave, Madagouta, l'avait prise. Il appela les gens de la police et leur dit que son esclave l'avait volé.

Puis, sur ses ordres, Madagouta tut attaché et torturé afin de lui arracher l'aveu du vol. - Je ne suis pas coupable, laissez-moi! criait le pauvre esclave, je ne puis supporter ces tortures! Je suis innocent, et je souftre pour les

crimes des autres! Oh! si je pouvais obtenir le pardon du paysan auquel j'ai fait du mal pour faire plaisir à mon maître! C'est bien la punition de ma cruauté.

Les gens de police continuaient à trapper l'esclave, lorsque Devala s'approcha de l'hôtel et, au grand étonnement de tous, tendit à Pan-

L'esclave fut aussitôt délivré des mains de ses bourreaux, mais, faché contre son maître, il s'enfuit dans les montagnes et se joignit à une bande de brigands.

Malmek, apprenant à son tour que le paysan pouvait lui vendre du riz, et de la meilleure qualité, s'empressa de lui acheter toute la charrette et lui paya un prix triple; et Pandou, con-tent d'avoir retrouvé son argent, s'empressa d'aller au couvent pour demander au moine les explications qu'il lui avait promises.

Marado lui dit: J'aurais pu vous donner l'explication que vous désirez; mais sachant que vous êtes incapable de comprendre la vérité, je préfère ne rion vous dimercales. rien vous dire, sauf à vous donner un conseil : traitez tout homme que vous rencontrez comme vous vous traitez vous-même; servez-le comme vous voudriez qu'on vous serve. Ainsi vous sèmerez la semence des bonnes actions et la moisson vous profitera aussi.

-O moine! donnez-moi l'explication, dit Pandou, et il me sera alors plus facile de suivre wotre conseil.

- Eh bien, écoutez ! répondit le moine, je vous donnerai la clé du mystère; si même vous ne le pénétrez pas, croyez à ce que je vous dis. Se considérer comme un être isolé est une illusion, et celui qui dirige toutes ses pensées pour accomplir la volonté de cet être isolé, suit une voie fausse qui le conduira dans l'abime du péché. Si nous nous considérons comme des êtres isolés, c'est parce que le voile de Maya aveugle nos yeux et nous empêche de voir les liens in-dissolubles avec nos proches, et nous empêche de trouver notre communion avec les ames des autres êtres. Peu d'hommes connaissent cette vérité. Que les paroles suivantes soient votre talisman:

« Celui qui nuit aux autres, fait du mal à soimême. » Celui qui aide aux autres, fait du bien à

soi-même. » Cessez de vous considérer comme un être

isolé et vous marcherez dans la voie de la vé-

Pour celui dont la vue est obscurcie par le voile de Maya, le monde semble divisé en individualités innombrables. Et un pareil homme ne peut pas comprendre la portée de l'amour universel pour tout être vivant.

Pandou répondit : Vos paroles ont une profonde signification et je m'en souviendrai. J'ai fait un petit bien, qui ne m'a rien coûté, à un pauvre moine pendant mon voyage à Bénarès, et voici quelles conséquences heureuses j'en retire. Je vous dois beaucoup, car, sans vous, non seulement j'aurais perdu ma bourse, mais encore il m'aurait ôté impossible de négocier, à Bénarès, les affaires qui ont notablement accru ma fortune. De plus, grace à vous, la charrette de riz est arrivée à temps pour sauver mon ami Malmek. Si tous les hommes pénétraient la vérité de vos préceptes, combien notre monde deviendrait meilleur, combien le mal y aurait diminué et le bonheur universel augmenté! Je voudrais que la vérité de Bouddha soit comprise de tous; c'est pourquoi je veux fonder un couvent dans mon pays, Kolshambi, et je vous prie de m'aider à fonder une retraite pour les frères, disciples de Bouddha.

Léon Tolstoï.

L'«ECLAIR » publiera demain un article de M. E. LEDRAIN

## LA POLITIQUE

Arton est arrêté. Il est arrêté juste quinze jours après qu'un cabinet nouveau, en entrant aux affaires, s'est déclaré prêt à faire la lumière sur certains scandales financiers auxquels seraient, dit-on, mêlés des noms d'hommes politiques. Y a-t-il, entre deux faits si rapprochés, corrélation ou simple coïncidence? D'après les récits qu'on publie, les opérations qui viennent d'aboutir à un résultat qui n'était plus guère espéré, auraient commencé il y a plus d'un mois, sous le précédent cabinet, par conséquent. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute cette version que la précision de certains détails fait paraître assez plausible. Le ministère en tout cas ne peut être que consolidé par l'événement qui vient de se produire. S'il faut s'en rapporter aux scrutins de la séance consacrée aux Chemins de fer du Sud, la majorité de la Chambre paraît très désireuse de voir définitivement tirer au clair les accusations qui ont été à diverses époques portées contre quelques-uns de ses membres. Il est donc présumable qu'elle trouvera dans la réouverture de l'instruction sur les affaires de Panama, que fait prévoir l'arrestation du principal complice de M. de Reinach, de nouveaux motifs de se ranger autour d'un cabinet à qui elle semble bien avoir donné, pour tout ce qui touche à l'œuvre de justice estimée nécessaire, une sorte de mandat spécial. D'ailleurs, il n'est pas douteux que les crimes ou délits relevés à la charge du pseudo-Newman figurent parmi ceux qui peuvent donner lieu à extradition; Arton est bien portant. Rien ne paraît devoir s'opposer à son transfert à Paris. Dans ces conditions, il est permis de croire que l'affaire ne traînera pas en longueur. Arton parlera-t-il? Ici commence à planer le doute dont va s'émoustiller quelques semaines durantlacuriosité publique. Arton a la main pleine de secrets, mais il n'est pas absolument démontré qu'il jugera de son intérêt de l'ouvrir. D'autres avant lui pouvaient parler, avaient donné à entendre qu'ils parleraient, qui se sont tus cependant. Si Arton ne parle pas, s'il a pris des précautions pour mettre en sureté les papiers qui compromettent, dit-on, bien des gens - les fameux 104 inscrits sur la liste mystérieuse à moins d'incident imprévu l'affaire tournera au court. S'il parle, au contraire, qui sait à quelles chutes nous allons encore assister! Mais quoi! les choses sont au point où il n'est plus possible de s'arrêter. Cette affaire de Panama a remué trop de hontes, elle a fait jaillir trop de boue pour que le devoir ne s'impose pas de l'énergique nettoyage que réclame depuis longtemps l'opinion publique. Il taut en finir une bonne fois. Qu'on en finisse donc. Au bout du

compte, mieux vaut encore crever l'abcès que

de se laisser envahir par ses poisons.

LA FILATURE ET L'ARRESTATION DU CONTUMAX

A-t-on voulu arrêter Arton? — Les poursuites à différentes époques. — Une intervention occulte. — Le ministère Bourgeois occulte. — Le ministère Bourgeo.

et M. Lépine. — L'extradition
Les papiers. — Quelles révélations attendre?

L'arrestation d'Arton a naturellement les honneurs de la journée. On ne s'occupe guère d'autre chose. Ce que l'on a cherché à savoir surtout hier, c'est :

1º A quelle circonstance on doit attribuer l'arrestation : hasard de police ou volonté particulière du ministère Bourgeois;

2º Si l'extradition d'Arton pourra être accordée et dans quels délais; 3 Si l'on doit s'attendre, étant donné ce que

l'on sait de l'homme, à des révélations sensationnelles propres à rouvrir l'ère des arrestations panamistes.

Le cherchait-on?

Il est indéniable qu'Arton depuis sa fuite a été recherché, mais non de bonne foi par tout le monde.

Il semble qu'il y ait eu dans ces recherches deux courants; tandis que d'un côté on faisait diligence pour retrouver l'insaisissable, d'un autre côté, en vertu d'on ne sait quels ordres ou quels conseils, on trahissait évidemment le mandat avoué et l'on donnait à penser que l'on voulait favoriser la fuite

Autant que de M. Dupas, sur ce chapitre, il ne se-rit peut-ètre pas impossible d'obtenir de M. Goron, qui fut employé à la recherche d'Arton, des renseigne-

qui fut employe a la recherche d'Arton, des renseigne-ments très édifiants, s'il voulait parler.

A l'origine, les agents français Soudais et Houillier furent mis à sa poursuite; ils le filèrent de Buda-pesth à Vienne. À ce moment Arton était du dernier bien avec une actrice, Lily Meers. Alors on a cher-ché à savoir ce qu'Arton pouvait avoir de dange-reux; on a voulu le sonder et l'on s'est surtout oc-cupé de igindre l'actrice qui se répandait en discours cupé de joindre l'actrice qui se répandait en discours abondants sur son ami.

abondants sur son ami.

— Arton, disait-elle, je sais où il est. Je reçois de lui beaucoup de lettres qui me parviennent par quatrième main; mais je ne le trahirai pas. On ne le découvrira jamais. Il se porte bien. Il n'a aucune crainte d'être pris. Les Français me poursuivent mainte de la conseis très bien M. Soudais et son comtenant. Je connais très bien M. Soudais et son compagnon. Ils se trouvent probablement dans le même train que moi. Ils croient peut-être que je vais me rencontrer avec Arton a Genes.

Arton a tant de papiers compromeitants dans les mains qu'il serait désagréable à bien des gens, à Paris, qu'on parvint à l'arrêter. Mais il s'agit sans doute bien plus de mettre la main sur ces papiers que sur Arton lui-même. Cependant, on n'arrivera pas à l'arrêter. Il est trop bien informé des allées et allées et l'arrêter. est trop bien informé des allées et venues des détecest trop den informe des ances et venues des detec-tives chargés de courir après lui. Que voulez-vous? Il arrive à Bacharest. Une heure après, il freçoit une dépêche de Paris : il repart tout de suite et, deux heures plus tard, arrivent les détectives, C'a été la

heures pius tard, arrivent les détectives, C'a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout. 
On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien qui pût éclairer l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à

des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en tace d'Arton et ne l'arrêta point.

Différentes filatures

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiate-ment des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont de-meurées célèbres : celle de Manchester en octobre 1894; un peu plus tard, autre voyage en Ecosse, toujours en pure perte. Mais la plus fameuse de ces chasses à l'homme est celle qui amena à Hong-Kong l'arrestation de M. Jacques D..., frère d'un grand financier parisien, qu'on prit pendant quelques heures pour l'introuvable Arton.

Voici comment la police avait suivi cette fausse On avait appris que Mme Suzanne de Néris avait confié à une amie son projet de se rendre au Tonkin, où, disait-elle, elle devait rejoindre son amant.

On avait oublié qu'il était loisible à cette personne de faire un nouveau placement de son cœur, on avait conclu que cet amant était Arton et le jour où Mme de Néris s'embarquait, elle ne se doutait guère que sur le paquebot deux agents de la sûreté avaient également pris passage. Les agents avaient l'ordre de suivre partout cette personne.

Du Tonkin, Mme de Néris passa en Chine et en

arrivant à Hong-Kong, elle était arrêtée ainsi que M. Jacques D..., qui l'accompagnait et qui, déclarèrent les agents, ressemblait étonnamment à Arton.

Les prisonniers conduits au consulat d'Angleterre - qui avait été prévenu par voie diplomatique - on reconnut l'erreur et les prisonniers furent remis en liberté avec force excuses. Les dépêches échangées entre l'administration centrale et les autorités anglaises à cette occasion coûtérent la somme de 1,800 francs, moindre que celle que l'on accuse, sans se donner la peine de la vérifier.

M. Hanotaux, comme ministre des affaires étrangères, eut à intervenir avec énergie pour que l'arrestation fût opérée. C'est ce que déclarait tor-mellement ceux qui durent s'occuper alors d'assurer cette capture. Donc il y eut déjà à cette époque, au moins de la part de M. Hanotaux, la volonté de pro-

céder à l'arrestation. Plus tard M. Cochefert partit à Bruxelles, on en conclut qu'il allait sur les traces d'Arton. Ceci est absolument inexact.

Pas plus dans cette ville qu'à Rotterdam, La Haye et Amsterdam, du reste, Arton ne fut recherché. Il s'agissait pour le chef de la sûreté de recherches au sujet de voleurs de titres et pas d'autre chose. Le voyage de M. Maréchal, secrétaire de la sûreté,

à Jassy ne concernait pas non plus Arton; c'est la disparition de l'expert Garnier et le vol de tableaux estimea2millions qu'il avait commis, qui motivaient cette excursion lointaine.

Intervention du ministère Nous arrivons aux circonstances qui ont entouré l'arrestation d'Arton. Elle n'est pas le fait du hasard,

mais la suite d'habiles manœuvres policières commencées il y a un mois. Quand on fut sur le point de se saisir du contumax, M. Bourgeois, ministre de l'intérieur, fut avisé et pressa l'arrestation.

Parfois Arton disait, paraît-il, ne redouter que le zèle d'un agent maladroit, se sachantlui à l'abri des autres. Il entendait par là que jamais ministère n'ordonnerait de bonne foi sa capture. Est-ce donc un agent maladroit qui a amené l'arrestation d'Ar-ton? On verra qu'au contraire les agents qui se son t emparés de lui comptent parmi les plus distingués et qu'ils n'ont que rempli avec conscience et fidélité un mandat que M. Lépine ne leur confia point sans en avoir conféré avec le gouvernement. Mais toutefois il faut considérer que déjà, sous l'ancien ministère, les dispositions étaient prises pour l'arrestation, — M. Trarieux l'aurait dit fort nettement — mais il appartenait au ministère actuel de compléter sans hésitation la besogne entreprise.

Arrestation

Voici comment, pour ce point particulier, les choses se passèrent. Il y a environ un mois, le préfet de po-lice acquérait de nouveaux renseignements sur la présence d'Arton à Londres. Les indications, très précises cette fois, ne permettaient plus de douter. Petit à petit, le cercle des investigations s'était rétréci et endredi dernier, après en avoir conféré avec le mi-

vendredi dernier, apres en avoir comere avec le mi-nistère, l'arrestation était décidée. Aussitôt, M. Lépine fit appeler dans son cabinet un inspecteur principal de la sûreté qui a vingt-six ans de bons services, M. Orion, qui, en sa qualité d'an-

cien combattant de la guerre de Sécession, a longtemps habité l'Amérique et parle l'anglais comme le français.

Orion recut les instructions verbales du préfet, concernant l'arrestation et les perquisitions à opérer, et partit le soir même par le rapide. L'inspecteur principal arriva à Londres, samedi à

dix heures du matin. Il se rendit aussitôt à Scot-land-Yard, pour s'entendre avec M. Melville et lui demander les détectives nécessaires à l'opération. M. Orion était secondé par le jeune brigadier de la sureté Debischoff, qui, pour avoir habité Londres, parle également très bien l'anglais, et qui depuis

quelques jours tenait Arton en « filature ». Toutes les formalités étaient terminées à une heure et demie de l'après-midi, et à trois heures, Arton était arrêté et conduit devant le tribunal de Bow-Street, comme nous l'avons rapporté hier.

C'est exactement à 6 heures 35 minutes du soir que le préfet de police, à ce moment occupé à la séance d'examen oral des secrétaires de commissaires de po-lice, reçut de Londres la dépêche chiffrée annonçant l'arrestation. Il se rendit aussitôt dans son cabinet et téléphona au président du conseil qui l'appela au mi-

Il fut décidé que la nouvelle de l'arrestation no se-rait pas ébruitée, et qu'on attendrait pour en parler aux agences — car on creignait une déconvenue pos-

sible — l'arrivée de la dépêche confirmative. C'est pourquoi la nouvelle n'a été connue que si tardivement. Un détail qui a sa saveur : les journaux anglais qui paraissaient hier matin ne mentionnaient point cet événement, qui ne s'ébruita également à Londres que fort tard, et quand le journal du samedi était terminé.

L'extradition
Arton est arrêté — mais il n'est pas extradé. Le sera-t-il? C'est la seconde question.

Il y a à ce sujet deux versions. A la prétecture de police, on ne prévoit pas de difficultés sérieuses pour l'extradition, mais seulement quelques retards possibles. Si tout marchait au grê des magistrats français, Arton pourrait être à Paris

Dans l'éventualité de retards apportés par les autorités anglaises, très formalistes d'habitude et qui ai-ment à s'entourer de précautions multiples, le préfet de police a fait partir nier soir par le rapide M. Co-

chefert, qui arrivera ce matin à Londres.

Le chef de la sûreté a pour mission, des son arrivée dans la cité, de s'assurer du résultat des perquisitions faites par l'inspecteur principal Orion, depuis l'arrestation d'Arton, et de les compléter au besoin. On paraît, en haut lieu, attacher la plus grande importance à cette partie des opérations.

M. Cochefert devra donc reprendre une à une les diverses visites domiciliaires que les deux agents ont faites, de concert avec la police anglaise, au domicile d'Arton et dans les maisons où il fréquentait assidu-

Cette première partie de sa mission terminée, le chef de la sureté commencera les démarches nécessaires à l'extradition, afin d'en hâter le plus possible la réalisation.

Nous disions qu'on ne prévoyait pas d'entraves sé-rieuses. En effet, d'après le rapport d'Orion, reçu hier, Arton demande à grands cris à être ramené à Paris. Il prétend qu'il ne fera aucune opposition à son départ immédiat et n'invoquera aucun des délais que lui donne la loi anglaise. Mais on s'est aperçu au ministère des affaires étrangères que le traité d'extra-dition n'avait pas prévu « le consentement du détenu », et comme Arton est le premier des accusés qui n'ait pas épuisé tous les moyens de retarder l'extradition

d'opposition, on ne sait encore comment les autorités anglaises envisageront cette situation nouvelle. trature anglaise ne voudra tenir aucun compte des désirs d'Arton, et que, comme pour Meunier, toutes

le plus possible en se retranchant derrière les délais

les formalités d'appel auront été épuisées. L'autre version est sensiblement différente : il n'est plus du tout question de la bonne volonté d'Arà la vérité, elle vise surtout les détails de la procédure anglaise ayant trait à l'extradition. Arton, dit-on, d'après cette deuxième version, doit

comparaître de nouveau mardi devant le tribunal d'extradition de Bow-Street. Il n'est guère probable que les débats aient lieu aussitôt. Il faudrait pour cela que le dossier du gouvernement français fût prêt et traduit à cette date. Or, il est très peu vraisemblable qu'il en soit

ainsi. Arton choisira demain son défenseur, avec lequel il aura à s'entendre. Celui-ci aura besoin de prendre connaissance du dossier du gouvernement français et demandera la remise à huitaine, qui sera évidemment accordée.

Il est même probable que cette remise ne sera pas seule.

En attendant que son sort se décide au point de vue de l'extradition, Arton est enfermé à la prison d'Holloway, où, en dehors de ses conseils judiciaires, personne ne peut l'approcher, à moins que ce ne soit sur sa demande et avec la permission de l'inspecteur en chef. Inutile d'ajouter que cette permission n'est jamais accordée aux journalistes. Le secret d'Arton

Supposons - ce qui est plus que vraisemblablel'extradition accordée et Arton devant les magistrats. Quelles sont les conséquences de sa comparution en justice? L'ère des scandales peut-elle être rouverte? Parlera-t-il? Et s'il parle, qu'aura-t-il à dire? La docilité avec laquelle il s'est laissé prendre, le

désir d'être jugé vite, témoignent d'une profonde las-situde. Il n'affecte plus ces airs de défi et de bravade qui lui étaient tamiliers. Il a perdu sa confiance en ses secrets, avec ses instincts combatifs. Il apparait vieilli, usé, défaillant et l'on ne voit pas un tel homme, dans le seul désir de se venger de gens qui n'ont point précipité sa perte, rouvrant la série des scandales avec ses souvenirs.

C'est l'impression qu'on rapporte des conversa-tions que l'on peut avoir, dans les milieux officiels. S'il parle et que ce soit pour accuser, on l'entendra, et la justice suivra son cours, mais on incline à penser que sa capture ménagera plutôt de ce côté des

déceptions. Si l'on doit trouver quelque chose, c'est dans les papiers qu'il avait en sa possession, et que l'on a dû saisir des hier. Mais sur ce point la dépêche d'Orion est muette. M. Cochefert va tout spécialement porter ses investigations de ce côté.

On a souvent parlé de ces papiers qu'il détenait. On les a cherchés jusque dans le caloritére de Mme de Néris. M. Andrieux s'est dit hier si convaincu de leur importance qu'il a raconté avoir offert la forte somme à Arton pour acheter la preuve de la vénalité de quelques parlementaires. Pour sa sauvegarde, Arton aurait refusé. Malgré tout, M. Andrieux, n'attend pas grand'chose de ses révélations.

« Voudra-t-il porter contre les membres du Parlement des accusations qui rouvriraient l'affaire de Panama et qui permettraient de revenir sur les nonlieu accordés à quelques personnalités en vue? Cela est au moins douteux », a dit M. Andrieux.

Un joli mot achèvera de peindre la physionomie de l'homme qui dit tenir en sa main, qu'il n'ou-vrira peut-être pas, quelques secrets dont la gravité réelle ne saurait s'apprécier encore. On disait au grand corrupteur parlementaire qu'il était en somme fort difficile d'écrire au sujet de toutes opérations d'offres d'argent, etc.

« Oui, c'est très délicat, en effet, répliquait Arton. Une lettre conservée est une arme dangereuse.

Mais, si vous avez à écrire des lettres de cette nature, faites comme moi : ayez toujours soin de mêler aux choses qui peuvent vous compromettre une chose qui compromette votre correspondant. Il ne montrera

ainsi jamais rien à personne. >
Et il ajoutait en souriant : « C'est ce que j'ai toujours fait. > Et, en effet, on n'a pas encore publié une

seule fettre d'Arton.

M. Cochefert, parti pour saisir la correspondance du tentateur aux millions, donnéra-t-il l'occasion de connaître de quel style on écrivait à Arton et de quelle encre il savait y répondre? La porte est ouverte à bien des suppositions : mais l'expression qui domine n'est guére favorable à la curiosité alléchée par cette arrestation inattendue

ENCORE UNE NOUVELLE LANGUE

Qu'est-ce que l'Esperanto? — Un produit de la Russie. — Les partisans de la nouvelle langue. — Volapük ou Esperanto Un congrès futur. — Ce que l'on y discutera

Il est très probable que si, dans le cercle de vos relations, vous demandez: « Connaissez-vous l'Esperanto? » vous vous heurterez à des visages étonnés et qu'après quelques minutes de vaines recherches, votre interlocuteur vous répondra : « Qu'est-ce... un nouvel a éritif qu'on lance ou un café-concert qui va s'ouvrir?

Et pourtant il s'agit d'une langue universelle — et pourtant en Russie, en Allemagne, en Angleterre, en Suède, en Norwège, en Italie, en Espagne, en Amérique, en Afrique et même en France, il y a des adeptes de l'Esperanto et entre eux ils correspondent et s'entendent à qui mieux mieux.

Il nous a été donné de voir un de ces initiés, M. E. d'Eyssautier, un de nos compatriotes : « Ce n'est pas là une découverte récente, nous dit-il, la fondation de ce langage international remonte à huit années, et déjà à travers la monde les adhérents s'en comptent par mil-

C'est un médecin russe, le docteur Zamenhof, de Varsovie, qui est l'auteur de cette langue universelle, dont, paraît-il, on apprend la grammaire en une heure, et les mots en quelques

Outre le nombre, elle a déjà recueilli d'illus-tres adhérents : Max Muller l'écrit couramment, Tolstoï de même et il envoie des nouvelles, des contes et des articles à l'Esperantisto, l'organe officiel de la langue, qui, à l'inverse du volapuk qu'elle veut supplanter, a des tendances littéraires. On versifie en esperanto, on fait des traductions de l'Iliade, d'Hamlet, etc.

En raison même de son origine, c'est surtout en Russie que l'Esperanto a commencé à se répandre — notons en passant que l'Esperanto veut dire celui qui espère. — En France, momentanément, Epernay se trouve être le centre de propagande en raison de ce que M. de Beautre de propagande en raison de ce que M. de Beautre de propagande en raison de l'Esperante de l'Espe tront, le propagateur français de l'Espéranto réside en cette ville.

Un aperçu de l'Esperanto Comme toutes les langues universelles artifi-ciellement créées, l'Esperanto a pris dans les langues les plus répandues — l'anglais, le fran-çais, l'allemand — les racines qui se présentant le plus souvent offraient le moins de difficultés pour la majorité de ceux qui cherchent à l'étudier. Pour radical indiquant l'action d'aimer, on

a pris par exemple am. Voulez-vous en faire un substantif et avoir amour, ajoutez un o, vous aurez amo, et toujours, invariablement, pour faire un substantit d'une racine, vous ajouterez un o.

Voulez-vous, avec le radical, obtenir un adjectif et avoir amoureux, ajoutez un a, vous aurez ama, et toujours, invariablement, pour faire un adjectif d'une racine, ajoutez un a. Voulez-vous en faire un verbe : vous ajoute-

rez as pour le présent, is pour le passé, os pour le futur, etc., et toujours, invariablement, la même terminaison ajoutée à une racine indique - pour ce radical - une action au présent, au passé, au futur, etc.

Tout, dans la grammaire comme dans le vocabulaire, présente la même simplicité : quelques règles, très peu de règles, et jamais d'exceptions.

Et le volapük

En somme c'est ce que faisait le volapük dont on a tant parlé jadis et qui maintenant semble oublié et comme nous en parlions à un spodal volapühik - lisez uu correspondant volapü-

- De ce qu'en France la propagande a cessé. de ce qu'on ne fait plus ici, ni cours, ni conférences, ni leçons, on a conclu que le volapük est enterré, qu'il est devenu langue morte avant d'avoir jamais été langue vivante. Mais cela est absolument erroné : ceux qui jadis en dix ou douze heures apprirent une langue qui leur permet de correspondre avec des milliers d'individus parlant les langues, les idiomes et les dialectes les plus divers, n'ont eu garde de négliger un aussi merveilleux instrument : je suis persuadé que des Français, ne comprenant que le français, continuent à correspondre en volapük avec des Japonais, des Russes, des Améri-

Pour moi cette langue artificiellement créée est de la plus grande simplicité, et nous en ayons eu des résultats pratiques et suffisamment probants dans les innombrables correspondances reçues de toutes parts. Les partisans de l'Esperanto obtiennent le même résultat, disent-ils; c'est possible. Qu'est-ce que cela prouve? c'est que le principe même d'une langue universelle n'a absolument rien de chimérique.

Il est possible de trouver un langage conventionnel qui, sans prétendre rien bouleverser, sans prétendre aucunement remplacer les langues établies, permettra à un homme de correspondre avec un autre homme, quelles que soient leurs nationalités. Prenez l'exemple du langage sémaphorique : un capitaine anglais ou norwegien arrive en vue du Havre; au sémaphore il voit un cone noir renversé : l'Anglais, le Norwégien comprend qu'on veut lui dire : « Méfiez-vous, il y a une tempête à redouter. » Un Japonais initié aurait compris de même mais de là il ne s'ensuit pas que le capitaine doive abandonner sa langue; à ses matelots if continuera à dire en anglais, en norwégien ou

en japonais, qu'une tempête est à craindre. Réduite aux proportions d'instruments de communication pour un but déterminé: com-mercial, scientifique, etc, une langue universelle n'a rien de chimérique, mais encore faut-il s'entendre et, à force d'enjeréer de nouvelles, ne pas faire que bientôt il y ait plus de langues universelles que de langues mêmes.

On parle beaucoup de congrès pour 1900; sur ce point spécial ne serait-il pas bon d'en réunir un où seraient convoqués tous les adhérents d'une méthode quelconque de langue univer-selle : chacun y exposerait la sienne, et pour éviter une nouvelle confusion de langues, on tenterait de s'arrêter à un type unique - soit celui qu'on reconnaîtrait le plus simple, soit celui qui, composé du meilleur de tous, serait le plus pratique.

LA SANTÉ DE LA TSARINE

(PAR DÉPÉCHE) SAINT-PETERSBOUPG, - L'état de la trarine et le santé de la grande duchesse Olga sont entièrement satisfaisanta.